

LA DERNIÈRE NUIT AVANT LE JOUR OÙ

Je me suis réveillée en sursaut. Ça m'arrive parfois. J'ai l'impression qu'il y a un bruit, fort, net, et soudain j'ai les yeux grands ouverts. Mais c'est mon cerveau qui imagine des choses.

J'ai senti une légère poussière me tomber sur la joue. Les propriétaires qui accueillait la colo pour deux nuits nous avaient installés dans une bâtisse voûtée, belle, vieille, avec des pierres blanches. Quand on avait vu de la poussière tomber du plafond pour la première fois, il y avait eu des cris, des «Ah, mais moi je dors pas là, hein, ça va s'effondrer et on va mourir». Je n'y croyais pas. Le principe d'une voûte, c'est que ça tient tout seul. Mamie m'a expliqué ça une fois, son père était tailleur de pierres. Tu montes la voûte, et l'ultime pierre scelle le tout. On appelle ça la clé de voûte. C'est de la physique, ça ne peut pas s'écrouler. En attendant, moi, j'étais réveillée. Et j'avais envie de faire pipi.

J'ai frissonné dans mon drap léger. Mon cerveau est sorti de son demi-sommeil, mes oreilles ont fait le point.

C'était tout sauf silencieux. Dehors, les cigales. Dedans, dans l'ancienne étable aménagée en dortoir, des respirations, des bruissements de nylon quand les bras bougeaient.

J'ai regardé à mes pieds. Tête-bêche, sur le même matelas, il y avait Aïssa. Autour de nous, une mare de sacs de couchage, de draps fripés et de corps endormis.

J'ai tapoté le matelas là où j'avais posé mes lunettes, à l'extinction des feux. Je ne les ai pas trouvées et je n'avais pas envie d'y passer des heures. Je suis sortie de mon drapsac, et j'ai enjambé Aïssa. Dans le bazar de valises ouvertes et de jeans qui jonchait le sol, je n'ai pas trouvé non plus mes tongs. Cette sortie-pipi s'annonçait bien.

À l'extérieur, tout était immobile. La lune brillait, et j'y voyais presque comme en plein jour. J'ai avancé sur les gravillons en faisant de grands pas, parce que pieds nus, ouch, jusqu'à la maison de la ferme. J'espérais que je n'allais pas réveiller Toufik, qui dormait dans le van de la colo. La porte de la maison n'était pas verrouillée, et j'ai traversé la pièce à vivre tout droit jusqu'au couloir qui menait à la salle de bains. Le carrelage était frais. Les Roussel avaient laissé une veilleuse allumée dans la cuisine et dans la salle de bains. Elles avaient dû se faire réveiller une fois de trop par un gamin de colo à moitié endormi se prenant les pieds dans des meubles en tentant de trouver la lumière. Je me suis assise sur le siège des toilettes. La fenêtre était ouverte, et j'ai entendu des chuchotements. Je n'étais pas la seule à être réveillée.

Quand je suis revenue à l'étable, un souffle d'air frais m'a glacé le cou. La nuit était tiède pourtant, et il n'y avait

toujours aucun nuage. Je me suis arrêtée, pieds nus sur les graviers. Cette fois, tout était silencieux, et ce n'étaient pas mes oreilles qui peinaient à faire le point. J'ai regardé autour de moi. Le monde était tout en teintes de mauve et noir, un peu flou. Il y a eu un mouvement à ma gauche, vers le haut hangar ouvert qui servait de garage. J'ai vu un gros chat blanc se faufiler entre le tracteur de la ferme et la fourgonnette de la colo, la lune comme un néon sur sa fourrure. Il m'avait fait peur. La nuit, ça donne des idées. Mes pas sur le gravier faisaient un bruit assourdissant, et, quand j'ai passé le seuil de la grange, j'ai eu l'impression que le bruit s'étirait dans la nuit mauve.

J'avais froid. J'ai de nouveau enjambé Aïssa, et, sans me donner la peine de rentrer dans le drap, j'ai récupéré mon gros sac de couchage roulé en boule, je me suis glissée dedans et je me suis rendormie.

2 LE JOUR OÙ

J'ai rêvé que j'étais une crêpe. Peut-être que cette histoire de clé de voûte m'inspirait moins confiance que ce que je prétendais. À un moment, une énorme spatule me poussait pour me plier en triangle et me tartiner de confiture. C'était désagréable. Je me suis réveillée. J'avais un drap dans la figure : la spatule, c'était Aïssa qui me poussait la joue avec ses pieds. J'ai grogné.

Elle a chuchoté :

– T'es réveillée ?

– Bah, maintenant, oui.

– J'ai faim.

J'ai ouvert mon sac de couchage.

– T'as dû cuire avec ça, a-t-elle fait remarquer.

Aïssa, elle, s'était faufilée dans son sac à viande, avec son sac de couchage par-dessus, comme une couette. Ce matin, bien sûr, il faisait déjà chaud et elle avait repoussé le duvet. Seuls ses pieds étaient encore entourés de coton blanc. J'ai expliqué :

– J’ai eu froid cette nuit.

Autour de nous, le dortoir était à moitié vide. Il restait un tas indistinct de sacs de couchage bleus, verts et noirs, avec des corps dedans. Et au fond, Aurélien et Aurélien, dans un des deux lits superposés, endormis. Il paraît que les ados ont besoin d’au moins huit heures de sommeil. C’est possible. Ce qui est possible aussi, c’est que les Auréliens aient subi une modification génétique et qu’on leur ait injecté de l’ADN de marmotte. Une marmotte décalée qui hibernerait en plein été. Aïssa parlait à voix basse, mais ce n’était pas la peine. Rien ne peut les réveiller.

C’était une matinée molle. Le principe de cette colo, c’est qu’on bouge deux jours et qu’on se repose le troisième. Ce jour-là, c’était relâche. Tout le monde se levait à son rythme. Quand on était arrivés hier, c’était la dernière journée VTT. Au départ, ça devait être un itinéraire moyennement dur, parce que la colo est faite pour être moyennement dure; parce que, quand il a fallu remplir les milliards de papiers pour s’inscrire, il y avait aussi un questionnaire sur les activités physiques, et j’ai coché niveau moyen. Mais ça, c’était avant qu’on arrive et qu’on fasse connaissance avec Jonathan.

Jonathan, c’est le mono. On en a deux. L’autre, c’est une une : Tara, une Québécoise. Jonathan, des fois, on a l’impression qu’il a notre âge, qu’il faut le surveiller avec les autres garçons. Tara, c’est le contraire : elle est sérieuse et elle suit le programme. Au final, ils s’engueulent en chuchotant, ça s’entend à des kilomètres.